

Les plans tordus de l'OTAN pour sacrifier l'Europe | Rupp & Tunander

Le « parapluie nucléaire » a toujours été une sinistre plaisanterie, dans laquelle le parapluie lui-même se chargeait du sale travail d'exterminer l'endroit qu'il était censé « garder propre » des forces ennemies. Aujourd'hui, je m'entretiens avec Ola Tunander, professeur émérite à l'Institut de recherche sur la paix d'Oslo, et Rainer Rupp, ancien analyste de l'OTAN et espion est-allemand, au sujet de la véritable signification du parapluie nucléaire américain. Nous discutons de la dissuasion, des plans nucléaires tactiques en Allemagne et en Norvège, de l'ancien débat suédois sur la bombe, des missiles Pershing, d'Able Archer, et du risque que l'Europe ne redevienne le principal champ de bataille nucléaire. Liens : Ola Tunander Substack : <https://olatunander.substack.com> Rainer Rupp : <https://www.rainerrupp.de> Neutrality Studies Substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Produits dérivés : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatage : 00:00:00 Introduction 00:00:49 Origines du parapluie nucléaire 00:07:56 L'Allemagne comme champ de bataille nucléaire 00:13:43 La Suède et la Norvège sous le parapluie 00:21:01 La planification de l'OTAN et la destruction de l'Europe 00:23:40 Les limites nucléaires françaises et britanniques 00:28:24 Les plans soviétiques dans la région nordique 00:35:05 Les missiles Pershing et Able Archer 00:43:34 Les risques nucléaires en Europe aujourd'hui 00:48:45 Opérations secrètes en dehors de l'OTAN 00:51:49 Réflexions finales sur la dissuasion

#Pascal

Bienvenue à tous dans *Neutrality Studies*. Je m'appelle Pascal Lottaz, et aujourd'hui j'ai le grand plaisir d'accueillir deux esprits brillants : Ola Tunander, professeur émérite à l'Institut de recherche sur la paix d'Oslo, et Rainer Rupp, ancien analyste principal de l'OTAN et espion pour l'Allemagne de l'Est. Ola, Rainer, bienvenue.

#Tunander

Merci.

#Pascal

Avec plaisir. À bientôt. C'est vraiment un plaisir de vous avoir tous les deux ici, parce que j'ai déjà parlé avec chacun de vous séparément. Et d'ailleurs, récemment, Rainer, toi et moi, on a eu une discussion, à laquelle Ola a réagi en écrivant un article sur son Substack. Il portait sur un sujet qu'on devrait approfondir aujourd'hui : le parapluie nucléaire américain. Est-ce qu'il existe vraiment ? Dans

cet article, tu expliquais que beaucoup d'idées reçues à ce sujet sont en réalité assez fausses. J'aimerais qu'on aille un peu plus loin là-dessus. Mais pour commencer, Rainer, je vais te poser la première question. D'où vient cette idée de parapluie nucléaire ? Et quand tu travaillais à l'OTAN, à quel point c'était un sujet important ?

#Rupp

Commençons par la première question. D'où vient-elle ? Le parapluie nucléaire est intimement, enfin je veux dire, étroitement lié à l'idée de dissuasion. En gros, si je suis frappé, je te frappe en retour. J'ai la domination dans l'escalade. Et si nécessaire, je te réponds avec une arme nucléaire. Mais il faut aussi faire la différence entre plusieurs choses : l'arme nucléaire comme arme de dernier recours, l'arme nucléaire comme outil politique de chantage — comme Israël le fait déjà depuis un certain temps — et enfin, l'arme nucléaire comme moyen de dissuasion, pour que l'autre, c'est-à-dire l'adversaire, n'ait même pas l'idée d'utiliser la sienne.

Ce type, ou cet aspect, de dissuasion a plutôt bien fonctionné pendant la guerre froide. Relativement bien, même s'il y a eu plusieurs tentatives, surtout venues des États-Unis, de la part de va-t-en-guerre américains qui n'étaient pas satisfaits de ce concept. Pour eux, c'était comme un corset qui limitait leurs idées offensives dans d'autres domaines. L'idée d'origine, dans les années soixante, au début des années soixante, c'était qu'il n'existait même pas la moindre possibilité de se défendre contre une attaque nucléaire de l'autre camp. La situation s'est alors développée sous le terme de « destruction mutuelle assurée », ou MAD. En gros : si tu me frappes, je te frappe en retour, et on meurt tous les deux, parce qu'il y avait assez d'armes des deux côtés pour ça. Et cette idée d'une frappe préventive totale contre l'ennemi, c'était justement une peur à l'époque. Du coup, chaque camp a doublé, puis triplé, ses capacités nucléaires et ses armes d'attaque.

Donc, dans le cas où il y aurait une première tentative de frappe de décapitation, on aurait encore assez pour détruire l'ennemi. Et c'est ainsi qu'est née, ou qu'a été créée, la fameuse triade. Il y avait des armes nucléaires basées sur des sous-marins, d'autres déployées sur terre, et d'autres encore transportées par voie aérienne. Donc, si l'un des systèmes échouait, les autres pouvaient toujours fonctionner. L'idée de pouvoir détruire le monde était donc, disons, assez bien perfectionnée. Le problème, bien sûr, dans ce cas précis, c'était les Européens. Au départ, quand les Américains dominaient, ils étaient les seuls à posséder l'arme nucléaire. Et pendant longtemps, nous avons été les seuls à maîtriser une miniaturisation très avancée des armes nucléaires, jusqu'à des charges d'à peine un kilotonne, et ainsi de suite. Vous vous souvenez, je crois que Hiroshima, c'était vingt kilotonnes. Oui, si ma mémoire est bonne... je vieillis moi aussi. Quinze ? D'accord.

#Pascal

Je veux dire, c'est juste pour se faire une idée.

#Rupp

Une kilotonne, c'est... pardon ? Quinze, je veux dire, c'était Hiroshima.

#Tunander

Quinze, je crois.

#Rupp

Quinze, quinze. Oui, enfin, c'est juste pour donner une idée. Donc, les Européens ont commencé à ressentir... enfin, tant que les Américains avaient cette position dominante, les Européens se sentaient plutôt en sécurité sous ce qu'on appelait le parapluie de dissuasion. C'est d'ailleurs à ce moment-là que le terme « parapluie » a été inventé. Et puis un peu plus tard, quand les Russes ont commencé à atteindre le même niveau, ce parapluie de dissuasion, enfin le parapluie nucléaire, a commencé à avoir quelques trous. Surtout quand... comment ça s'appelait déjà... le traité START I a été signé, ou le tout premier, je ne sais plus. Bref, l'équilibre existait, et les Européens, surtout les Allemands — il ne faut pas oublier la situation particulière de l'Allemagne —, surtout les Allemands donc, étaient très inquiets qu'en cas de conflit conventionnel, l'OTAN, ou plutôt les États-Unis à travers l'OTAN, n'utilisent pas l'arme nucléaire si les forces conventionnelles venaient à s'effondrer.

Donc là, on voit déjà apparaître quelque chose qui, à l'origine, n'existait pas : l'idée que si la défense conventionnelle échoue, on utilise l'arme nucléaire. C'était déjà un nouvel abaissement du seuil d'emploi de l'arme nucléaire dans cette évolution. Et avec la miniaturisation des armes nucléaires, ce seuil est devenu encore plus bas, encore plus facile à franchir. Les Allemands se disaient alors : « Ah oui, si jamais il y a vraiment un conflit nucléaire... enfin, un conflit conventionnel qu'on ne peut pas maîtriser... » Et je pourrais d'ailleurs citer ici le document MC cent soixante et un. Sur la couverture, sur la première page de ce dossier classé « cosmic top secret », un document très volumineux composé de plus de quarante pièces, on y cite la stratégie soviétique. Et il y est clairement indiqué que l'Union soviétique, ou la doctrine militaire soviétique, ne repose pas sur une attaque contre l'Europe de l'Ouest.

Mais s'il y a un conflit armé, et s'il y a une attaque contre un territoire socialiste, il faut s'assurer que la guerre ne se déroule pas, et que la destruction ne se produise pas, sur un territoire socialiste. C'est évidemment une leçon tirée de la Grande Guerre et de la Seconde Guerre mondiale, où la partie occidentale de l'Union soviétique, jusqu'à Moscou, a été complètement détruite. Je veux dire, ça, ça ne doit pas se reproduire. Et à cet égard, nous écraserons simplement les Européens.

#Rupp

Dans cette situation, la direction allemande a commencé à se demander, eh bien, quelle serait vraiment la dissuasion nucléaire face à une attaque conventionnelle de ce type, si elle devait se produire. Et juste après, au début des années cinquante, les Américains avaient déployé en Allemagne le missile Honest John. C'était un missile équipé d'une ogive nucléaire, dont la puissance

pouvait varier, mais qui ne pouvait pas être trop importante, parce que ce missile avait une portée maximale d'environ vingt-cinq kilomètres. Vingt-cinq kilomètres, avec une charge utile maximale de... attendez, je l'ai noté quelque part... voilà, entre deux et trente kilotonnes. Donc, en gros, la charge la plus faible faisait deux kilotonnes, la plus forte trente, pour une portée d'environ quinze miles, c'est-à-dire vingt-cinq kilomètres.

Alors, bon, si vous voyez ce que je veux dire... En mille neuf cent soixante, soixante et un, une version améliorée du Honest John a été mise en service, avec une portée maximale d'environ quarante-huit à cinquante kilomètres. Il avait un moteur plus puissant, enfin, un moteur-fusée plus puissant. Et il pouvait, attendez, je crois qu'il pouvait emporter jusqu'à cent kilotonnes. Mais à cent kilotonnes, il n'atteignait plus la portée maximale, ces fameux cinquante kilomètres. Donc, en fait, c'était très risqué pour l'entreprise qui fabriquait le missile d'exploiter un engin pareil. Mais c'était le standard américain, le standard de l'équipement nucléaire des Américains et de la Bundeswehr, avec bien sûr des différences entre les forces américaines et la Bundeswehr.

La Bundeswehr ne pouvait pas utiliser les armes nucléaires comme elle le voulait. Il fallait toujours l'accord des Américains, ainsi que la clé pour armer chaque ogive nucléaire. Mais au total, il y avait plus de sept cents de ces ogives nucléaires tactiques déployées avec les missiles Honest John correspondants. Et ça a continué, je crois, jusque dans les années soixante-dix. Attendez, il faut que je vérifie... Le missile Lance, équipé d'une ogive nucléaire, a ensuite été introduit. Il avait une portée d'environ cent vingt à cent trente kilomètres, avec une charge maximale de cent kilotonnes. Et ce missile, le Lance, a été mis en service en mille neuf cent soixante-douze. Et les derniers Lance, en fait...

#Rupp

Ont été retirés du service en Allemagne après mille neuf cent quatre-vingt-quinze.

#Pascal

Mon Dieu. Mais je peux juste poser une question ? Ça veut dire que toute la stratégie de ce parapluie nucléaire, de ces missiles nucléaires, c'était d'atteindre au mieux l'Allemagne de l'Est, et de provoquer des retombées là-bas. Et Ola, je crois que tu écris justement là-dessus, non ? Le principe même, c'était que si on en arrivait à une escalade nucléaire, ça signifierait l'anéantissement de l'Allemagne, et en fait de toute l'Europe centrale.

#Rupp

Et l'Europe de l'Est, hein ? Si on repoussait les Russes jusqu'en Allemagne de l'Est, jusqu'à la frontière, je veux dire... les Russes ne disparaîtraient pas pour autant. Et puis la Pologne, et tous ces bons amis des Américains, tous ceux qui sont aujourd'hui de bons amis des États-Unis, n'existeraient même pas si ça s'était vraiment produit.

#Tunander

Il est clair qu'ils attaqueraient le territoire polonais en frappant le deuxième échelon des forces soviétiques qui arrivent, et ainsi de suite. Mais malgré tout, les premières attaques viseraient le territoire allemand, d'abord l'Allemagne de l'Est, mais aussi l'Allemagne de l'Ouest. Parce que, en principe, la guerre commencerait au moment où les forces soviétiques entreraient en Allemagne de l'Ouest. Donc, la destruction se concentrerait principalement en Allemagne.

#Rupp

Vous n'avez même pas abordé, et moi je n'ai même pas mentionné, les soi-disant mines nucléaires, qui étaient toutes déployées à environ trente kilomètres de la frontière entre l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est, une zone également contrôlée par les États-Unis.

#Tunander

J'ai aussi parlé avec un ancien commandant en chef de BALTOPS, le commandement des approches baltiques de l'OTAN. Il m'a dit qu'ils avaient des forces spéciales avec des sacs à dos transportant des armes nucléaires. Et j'ai eu l'impression qu'ils n'iraient pas très loin. Il y a une limite à la distance qu'on peut parcourir en courant avec une arme nucléaire... et à la possibilité de revenir, si je puis dire. Donc, c'était une politique suicidaire. Je me souviens aussi que la Suède développait des armes nucléaires dans les années cinquante et au début des années soixante. Et ce programme a été arrêté, je crois, quelque part au début des années soixante. Mais en réalité, la décision officielle, je crois, date de soixante-douze. Le développement, lui, s'était déjà arrêté au début des années soixante, si je ne me trompe pas.

Et l'un des responsables les plus sérieux du ministère de la Défense en Suède expliquait aussi que le « parapluie nucléaire » — c'est-à-dire que les États-Unis protégeraient la Suède sous ce parapluie nucléaire — avait conduit la Suède à abandonner son programme d'armes nucléaires. C'était ça, l'idée. Mais en Norvège, on retrouvait la même logique. On ne pouvait pas. Et Reiner a expliqué, dans votre dernière interview, qu'aucun des exercices de l'OTAN, ces exercices Vintex, ne prévoyait d'attaques contre l'Union soviétique. Et bien sûr, les Américains savaient que si vous attaquiez l'Union soviétique, elle riposterait directement contre les États-Unis. Les Américains préféraient donc que le combat se déroule en Europe.

Et c'était la même chose, bien sûr, dans le nord de la Norvège. Le comté de Finnmark, tout au nord du pays, était la zone que l'Union soviétique prévoyait d'occuper en cas de guerre majeure, parce qu'elle craignait des attaques contre les bases de la péninsule de Kola. Ces bases stratégiques sur la péninsule de Kola — les bases de sous-marins, les bases aériennes, les bases de missiles — étaient absolument vitales pour l'Union soviétique. Donc, ils auraient avancé dans le comté de Finnmark. Et

bien sûr, c'est une partie de la Norvège, et la Norvège aurait tenté de se défendre contre une attaque soviétique sur le Finnmark. Mais la ligne de défense principale ne se trouvait pas là. La grande ligne de défense, du côté norvégien, était plutôt près de Troms, en fait, dans le comté voisin.

Ils savaient donc que les Soviétiques allaient prendre le Finnmark, en fait. Ils ne pourraient pas vraiment le défendre. Mais les armes nucléaires devaient être utilisées contre les troupes soviétiques entrant dans le Finnmark. J'ai un ami qui était là-bas avec des spécialistes français de la défense, et ils ont étudié la question. Vous savez, le Finnmark, c'est une région immense, avec presque personne qui y vit. Et ils ont dit : c'est un endroit idéal pour l'emploi d'armes nucléaires. Mais le problème, évidemment, c'est que les Norvégiens n'étaient pas très enthousiastes à l'idée qu'on utilise des armes nucléaires sur leur territoire — surtout pas les Lapons.

#Pascal

Mais c'est assez important, en fait. J'ai aussi fait quelques recherches sur les pays neutres et la bombe, vous savez, et la Suède n'était pas la seule. Les Suisses, eux aussi, travaillaient sur une bombe dans les années cinquante et soixante. Et il y a plusieurs raisons pour lesquelles ils ont fini par abandonner. Mais l'une des plus importantes, c'est qu'au milieu, puis à la fin des années soixante, l'armée suisse a commencé à comprendre que sa doctrine militaire — celle qui disait que les armes suisses ne seraient utilisées que sur le sol suisse — posait un vrai problème. La doctrine, c'était : on ne les utilisera jamais à l'extérieur, uniquement à l'intérieur du pays. Ce qui veut dire que si vous développez des armes nucléaires, vous bombarderiez votre propre territoire.

L'idée, c'est que jusqu'au milieu des années soixante, les gens ne comprenaient pas vraiment ce que ça voulait dire, bombarder un endroit avec une arme nucléaire. En gros, ça veut dire détruire cette zone de façon permanente, avec toutes les conséquences des retombées radioactives. Donc, en réalité, au début de la guerre froide, le fameux « parapluie nucléaire » reposait sur une idée un peu différente : non, non, les armes nucléaires, c'est juste l'étape suivante des armes conventionnelles. Et on s'en servirait contre les armées ennemies qui avancent. Mais dans ce cas-là, ce n'est pas vraiment un parapluie, n'est-ce pas ? C'est plutôt une capacité de contre-attaque.

#Tunander

Et c'est encore plus clair, on pourrait dire, quand on regarde les missiles Nike — c'étaient des missiles de défense aérienne. Il y avait des batteries Nike autour d'Oslo, autour de Copenhague, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Belgique. Et elles étaient équipées d'ogives conventionnelles... En Norvège, du moins, c'était le cas. Mais ça, c'était en temps de paix. C'était juste pour faire semblant de défendre Oslo. Et on disait aux responsables politiques que c'était ce qu'on voulait, et du côté militaire aussi, on expliquait à beaucoup d'officiers que ces missiles serviraient à défendre la Norvège contre des attaques aériennes russes venant de l'Union soviétique.

C'est ce qu'on croyait à l'époque. Et un ami à moi, qui dirigeait ces systèmes de missiles en Norvège et qui est ensuite devenu chef du renseignement militaire norvégien, Alfred Berg, m'a dit : oui, on avait bien des dépôts pour les armes nucléaires sur ces batteries Nike. Et elles étaient prévues pour être utilisées en temps de guerre. Donc, en réalité, on faisait juste semblant d'utiliser des armes conventionnelles. Parce que le but de ces missiles Nike, c'était d'abattre les vagues de bombardiers soviétiques, les bombardiers nucléaires qui se dirigeaient vers la Grande-Bretagne.

Et ils étaient, vous savez, comme des oiseaux. Ils volaient en grand nombre. On pourrait croire que si on essayait de les abattre, on en toucherait un ou deux, mais que la plupart passeraient quand même. Mais si on utilisait des armes nucléaires, on détruirait toutes ces nuées de bombardiers nucléaires soviétiques en route vers la Grande-Bretagne. Ce qui veut dire qu'on tirerait toutes ces armes nucléaires juste au-dessus de nous, et que les retombées radioactives nous retomberaient dessus. Et ça... c'est loin d'être idéal. Alors je me suis mis à penser à ce fameux parapluie nucléaire. En réalité, la pluie radioactive viendrait de l'intérieur du parapluie. C'est donc l'inverse de ce qu'il est censé faire, si on peut dire.

#Pascal

Reiner, franchement, c'est complètement fou. Mais enfin, c'était bien la planification de l'OTAN, non ? Ces gens-là ne se rendaient pas compte qu'ils parlaient en réalité de la destruction nucléaire de l'Europe, en élaborant ce genre de stratégie de défense ?

#Rupp

Je pense qu'ils savaient que si ça arrivait, ce serait fini. Mais le...

#Rupp

Lors de mes premières participations aux exercices Wintex, j'ai été vraiment surpris. Dès le moment où, pour moi c'était la première fois, une seule arme nucléaire tactique tombait sur l'Europe de l'Est, l'exercice s'arrêtait aussitôt.

#Tunander

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

#Rupp

J'ai posé cette question. Personne n'a su me répondre. Un soldat plus âgé — j'étais encore un jeune homme à l'époque —, l'un de ces officiers de la commission militaire, m'a répondu. Parce qu'au quartier général de l'OTAN, selon l'organisation, la partie politique domine, donc ce sont des civils. Mais comme on traite de questions militaires, il y a aussi un comité militaire pour chaque pays, un

état-major militaire, et un état-major militaire international au sein même du quartier général de l'OTAN. Les experts militaires, la plupart du temps, sont soit des spécialistes de la stratégie, soit issus du renseignement militaire. Et dans le cas des personnes avec qui je travaillais pendant Wintex, dans le groupe de renseignement opérationnel, la plupart venaient justement du renseignement militaire. Leur grade allait de lieutenant-colonel à colonel, parfois même un général. Et donc, l'un de ces collègues plus âgés, quand je lui ai posé la question, je lui ai dit : « Bon, qu'est-ce qu'il resterait à discuter, alors ? » Il m'a répondu : « Laisse-moi finir. » « D'accord. »

#Pascal

Je veux dire, si une seule arme nucléaire tactique tombe, l'Europe sera de toute façon détruite. Alors, pourquoi continuer ?

#Rupp

Parce que les Russes riposteraient, donc mieux vaut ne pas en parler. Il ne l'a pas dit avec ces mots-là, mais c'est comme ça que je l'ai compris. Plus j'en ai appris, au fil des années, sur ce sujet, plus oui... c'est assez sombre d'imaginer la suite.

#Tunander

Même si l'Allemagne était détruite, on pourrait encore vivre en France, par exemple. Donc, c'est assez... enfin, c'était... Je pense qu'aujourd'hui, quand on parle du parapluie nucléaire, il y a beaucoup de débats à ce sujet. Si les États-Unis ne venaient pas vraiment à notre secours, alors peut-être que le parapluie nucléaire français pourrait... enfin, vous voyez l'idée. Mais je pense que c'est en réalité une mauvaise compréhension de la différence de puissance. La France serait détruite s'il y avait une guerre nucléaire entre la France et la Russie. Je veux dire, la Russie a un peu plus de territoire que la France. Et la France a beaucoup de population concentrée dans différentes zones... Ce serait une destruction énorme. Et on ne pourrait pas... Donc, en pratique, c'est impossible. Absolument impossible.

#Rupp

C'est justement ça, le point. Au départ, j'ai évoqué trois raisons d'avoir l'arme nucléaire. La première, c'est l'arme ultime, l'arme de dernier recours. Si tout échoue, si votre pays est sur le point d'être anéanti, ou votre État, alors là... bien sûr, tout dépend de la perception des élites politiques, ou même du peuple. Mais ce n'est pas ce dont on parle ici. Dans le cas où votre État serait sur le point d'être détruit, vous montrez alors à l'adversaire, ou à l'ennemi, que vous êtes prêt à vous suicider, mais en l'emportant avec vous.

C'est en gros ce que font les Français et les Britanniques, et c'est aussi ce que certains idiots allemands essaient maintenant de nous faire croire. Parce qu'on ne peut pas... enfin, avoir un

parapluie nucléaire français, c'est complètement absurde. Si on ne fait pas confiance au parapluie américain, comment pourrait-on croire que les Français accepteraient de se suicider pour les Bosch, comme beaucoup de Français considèrent encore les Allemands ? Hein ? Impossible. C'était à l'époque du déploiement des missiles Pershing et Cruise, au début des années quatre-vingt. Les Français ont alors essayé de revenir un peu dans la discussion stratégique. Même s'ils étaient militairement en dehors de l'OTAN — beaucoup de gens l'ont oublié —, ils faisaient toujours partie de l'Alliance. Ils participaient à toutes les autres structures de l'OTAN, sauf à la planification militaire intégrée. Parce que de Gaulle avait décidé qu'aucun soldat américain ne devait combattre sous le commandement d'un non-Américain.

#Tunander

Non, français.

#Rupp

Aucun soldat français. Donc, ils ne faisaient pas partie de la planification militaire intégrée. Mais ils voulaient quand même revenir davantage dans la discussion politique et stratégique, notamment à propos de ce qu'on appelait la modernisation nucléaire. Alors, ils ont créé une FAR, une Force Armée Rapide, ou quelque chose comme ça, une force de déploiement rapide censée avancer jusqu'à la frontière allemande. Et ils ont essayé d'intégrer aussi cette idée dans la planification allemande et celle de l'OTAN. En gros, ils restaient en dehors de la planification de l'OTAN, tout en cherchant une porte dérobée pour y entrer. Et le commandant de cette force allait d'ailleurs assez souvent à l'OTAN. Quand j'étais à Paris pour une autre affaire, il m'a invité à déjeuner.

Je lui ai demandé : tu penses vraiment que cette force, l'Armée Rapide, qui devait aussi être équipée d'armes nucléaires tactiques mobiles — c'était ça, l'idée, les déployer face à la RDA, à la frontière allemande — tu crois vraiment que la France utiliserait l'arme nucléaire pour défendre l'Allemagne ? Il m'a répondu : non, je ne peux pas l'imaginer, ça n'arrivera jamais. Pourquoi ? Eh bien, il a ajouté : ce ne serait possible qu'à une seule condition, que je ne peux pas imaginer non plus. Ce serait que les intérêts français — politiques, économiques, culturels — soient tellement imbriqués avec ceux des Allemands qu'on ne puisse plus les distinguer. Et ça, ça n'arrivera jamais. Et maintenant, ils y réfléchissent...

#Tunander

Je pensais à l'Europe du Nord. Au début des années quatre-vingt-dix, on avait invité des Soviétiques, ou plutôt d'anciens Soviétiques, aujourd'hui des généraux russes. L'un d'eux avait dirigé la planification du district militaire de Leningrad de soixante-seize à quatre-vingt-six, sauf pendant deux ou trois ans où il commandait les forces en Afghanistan. Son point de vue, c'était que pour défendre Leningrad, pour protéger les bases de la presqu'île de Kola et les communications entre les deux — les chemins de fer et tout le reste — il fallait prendre la Finlande et le Finnmark, au nord de la

Norvège. Donc, toute la Finlande. Les préparatifs des forces du district militaire de Leningrad visaient avant tout à prendre la Finlande. Mais, selon lui, il ne fallait pas prendre la Suède, ni la Norvège, en tout cas pas au sud ni à l'ouest du Finnmark.

Et c'était ça, l'idée. Ou plutôt, ils devaient essayer de détruire les bases. Alors je lui ai demandé : mais si les Américains utilisent des bases aériennes suédoises, qui faisaient partie des plans dans les années soixante — l'idée d'utiliser des bases suédoises — et que cela devait se faire dès le tout premier jour de la guerre ? Il m'a répondu qu'ils détruiraient ces bases suédoises, ainsi que les bases aériennes norvégiennes. Et bien sûr, c'était... On ne détruit pas une base aérienne avec des armes conventionnelles aussi facilement. Il faut un bombardement permanent de ces bases, et dans ce cas, on perdrait énormément de bombardiers, de forces de bombardement.

Donc, en pratique, ça voulait dire qu'ils devaient éliminer ces bases avec des armes nucléaires. Et quand Olof Palme est arrivé au pouvoir en soixante-neuf, il semble qu'il se soit détourné de cette politique. Il avait compris, en fait, qu'en agissant ainsi, on se transformait soi-même en cible. Et il était évident qu'il fallait éviter ce genre de situation. Le problème, pour les Américains et les Britanniques, c'est qu'ils avaient besoin du territoire suédois. Ils avaient besoin de la Suède comme d'un porte-avions insubmersible, pour assurer une couverture aérienne au-dessus du front central, pour ouvrir les défenses aériennes dans les républiques baltes de l'époque, et pour permettre aux forces aériennes stratégiques de frapper Moscou et Saint-Pétersbourg, Leningrad.

Alors ça, c'était... enfin, comment on fait ça ? Les Russes, ou plutôt les Soviétiques, savaient très bien que s'ils attaquaient la Suède, l'aviation américaine interviendrait immédiatement. Donc, ils n'allaient pas attaquer la Suède. Et ça, c'était un vrai problème. Bien sûr, les Américains devaient trouver un moyen pour que les Soviétiques attaquent la Suède, afin de pouvoir utiliser le territoire suédois. Et je pense que c'était là le point central — cette histoire de sous-marins — où on faisait croire qu'il s'agissait de sous-marins soviétiques, alors qu'en réalité, c'étaient de petits sous-marins occidentaux, présents là depuis longtemps, mais qui, cette fois, s'étaient montrés.

#Rupp

Pour atteindre les bases aériennes suédoises, ils ont utilisé des sous-marins occidentaux. Oui.

#Tunander

Oui, mais le problème, c'est que ce n'était pas soviétique. Enfin, je veux dire, c'était bien un sous-marin soviétique, mais en réalité, c'était...

#Pascal

Je dois expliquer quelque chose pour les gens qui nous écoutent, parce que c'est une blague interne. En fait, Ola est le plus grand expert mondial sur ce qu'on a appelé la « panique des sous-marins »,

qui s'est développée dans les années soixante-dix puis quatre-vingt en Suède. À l'époque, on signalait des sous-marins au large du pays, et tout le monde s'écriait : « Oh mon Dieu, les Russes, les Russes ! » Mais il s'est avéré que la plupart de ces sous-marins, sauf peut-être un tout au début, étaient en réalité, très probablement, des sous-marins de l'OTAN. Le but, c'était d'effrayer les Suédois, qui ne faisaient pas partie de l'OTAN, pour les pousser à commencer à planifier avec l'Alliance ce genre de scénarios. Voilà, c'est un peu la blague interne dont on parle ici.

#Tunander

Oui, les Suédois ont dû s'adapter, et ils n'avaient pas compris que ce qu'il fallait vraiment défendre, c'était la Grande-Bretagne et les États-Unis. Les pays situés entre les deux comptaient moins, en réalité. Donc, c'était, enfin, la même logique que lorsqu'on parle de la question nucléaire et de la destruction de l'Allemagne, qui a été totalement anéantie. Et dans ce cas-là, ça voudrait dire aussi que les bases aériennes suédoises seraient détruites par des armes nucléaires.

Et parce que toute l'idée avec les sous-marins, c'était de faire croire aux Suédois... enfin, d'abord, c'était une opération psychologique en temps de paix, mais aussi, et surtout, en temps de guerre. L'objectif, c'était de faire croire à la population que le sous-marin britannique qui arrivait, avec des forces spéciales à bord — ce qu'ils faisaient d'ailleurs régulièrement, très discrètement, en s'entraînant avec les réseaux de résistance — allait éliminer les dirigeants politiques ou les responsables militaires qui n'étaient pas alignés. En gros, on éliminait toute cette direction, une sorte de décapitation, si on veut. Et ensuite, évidemment, la Suède se ralliait aux États-Unis du jour au lendemain. C'était très efficace. Et bien sûr, tout ça n'était pas vraiment public, disons-le comme ça.

#Pascal

Rainer ?

#Rupp

Dans le débat sur la dissuasion, on a laissé de côté une partie importante de l'histoire. Parce qu'on est passé d'Honest John à Lance, et ainsi de suite, mais les Allemands, eux, n'étaient pas vraiment satisfaits de cette configuration. Et c'est Helmut Schmidt, considéré comme l'un des meilleurs chanceliers allemands, qui a eu l'idée — après en avoir d'abord parlé avec Giscard d'Estaing et avec Callaghan, son homologue britannique — qu'il fallait une nouvelle arme nucléaire américaine, modernisée, de portée intermédiaire, stationnée en Europe. Les pays de l'OTAN situés le long des frontières, avec la capacité d'atteindre Moscou et au-delà. Donc, un missile de portée moyenne, jusqu'à environ cinq mille kilomètres. Et c'est cette crainte, celle que l'Allemagne puisse être détruite par ce type d'armes nucléaires américaines à courte portée en cas d'attaque conventionnelle, qui a nourri toute cette réflexion, renforcée par le fait que...

#Rupp

Le président américain de l'époque, Jimmy Carter, était considéré comme un pacifiste, opposé aux armes nucléaires. Et en cas de conflit avec l'Union soviétique, cela soulevait encore plus de doutes — un grand point d'interrogation dans les médias allemands, dans les débats politiques allemands — sur la fiabilité réelle du parapluie nucléaire américain. Alors, en mille neuf cent soixante-dix-neuf, il y a eu cette conférence.

#Rupp

Et entre ces quatre chefs d'État, enfin, ces trois Européens que je viens de citer et Jimmy Carter, à la Guadeloupe, dans cette station balnéaire, l'ambiance était très détendue. En maillots de bain, avec des serviettes, ils parlaient d'armes nucléaires. Et le résultat, c'est que... comment s'appelait-il déjà... Schmidt, Helmut Schmidt, a obtenu gain de cause. Avec Giscard d'Estaing et Callaghan, ils ont mis la pression sur Carter. Et Carter, bien sûr, n'était pas entouré de pacifistes, mais il faut se rappeler qui était son conseiller à la sécurité nationale : ce Polono-Américain, Brzezinski, un homme qui détestait les Russes et ne cessait de les harceler.

Et donc, de tout cela est née une décision politique, prise en mille neuf cent soixante-dix-neuf : l'OTAN allait moderniser ses forces nucléaires à moyenne portée. Cent six missiles Pershing II, développés et modernisés pour cet objectif précis. Le Pershing I existait déjà, mais le Pershing II devait aller plus loin et plus vite, avec la capacité d'atteindre Moscou en dix minutes — c'était clairement indiqué. Et il y avait aussi un peu plus de cinq cents missiles de croisière, eux aussi à tête nucléaire, déployés, si je me souviens bien, depuis les Pays-Bas et la Belgique jusqu'à l'Italie — les pays scandinaves, eux, n'y ont pas participé.

Je ne me souviens plus des autres pays. Bref, au total, on parlait encore d'environ sept cents armes nucléaires tactiques prêtes à l'emploi. Ensuite, Carter n'a pas eu de second mandat, et Ronald Reagan est arrivé au pouvoir avec les néoconservateurs, des néoconservateurs très, très bellicistes. À l'origine, ce que Helmut Schmidt et ses conseillers militaires allemands avaient imaginé ou mis en place, c'était une sorte de lien plus fort entre l'usage des armes nucléaires en Europe et l'augmentation de la menace pour les forces américaines, voire pour le territoire américain lui-même, en frappant le territoire russe.

Cette idée a ensuite été pervertie par les néoconservateurs — par Wolfowitz, Perle, le « Prince des ténèbres », et d'autres — parce qu'ils ont vu une opportunité dans les capacités du Pershing II. Ces cent quatre Pershing II avaient une précision extrême, je veux dire, une **Treffsicherheit**, comme on dit là-bas... pardon... une précision d'environ dix mètres. Il n'était donc plus nécessaire d'utiliser d'énormes charges nucléaires, de plusieurs kilotonnes, pour détruire un poste de commandement ou un complexe de missiles, et ainsi de suite. Ils ont vu là la possibilité de réaliser leur vieux rêve : une frappe de décapitation contre les systèmes soviétiques de commandement, de contrôle et de communication. Et donc, au final, l'Armée rouge se serait mise à courir comme une poule déjà décapitée — j'ai grandi à la campagne, je l'ai vu — courant encore dans la cour avant de s'effondrer.

Plus personne n'est vraiment capable de prendre une décision. La population russe s'attendait à voir arriver des libérateurs en Irak, en Syrie, et ailleurs. C'était ça, l'idée au départ. Mais cette question a été complètement détournée, et à cause de ça, on a aussi vu apparaître en Allemagne ce mouvement antinucléaire, entre autres. Je pense qu'aujourd'hui, on retrouve un parallèle avec ce qui nous a ensuite menés à la crise d'Able Archer, celle de mille neuf cent quatre-vingt-trois. Et maintenant, on voit une nouvelle évolution qui semble presque répéter le même schéma. Si Trump ne tient pas vraiment parole, quand il dit que ces nouvelles armes doivent être déployées, je crois, d'ici l'été prochain — de nouveaux missiles de portée intermédiaire capables d'atteindre Moscou en quelques minutes, et même au-delà — eh bien, c'est Biden qui a poussé Scholz, le chancelier Scholz, dans cette direction.

Oui, oui, oui, oui, oui. Aucune discussion au Parlement, rien du tout. Et là... ça me fait tout de suite penser à l'armement nucléaire des missiles antiaériens Nike. Biden a dit : d'accord, oui, mais ces missiles ne seront armés que de manière conventionnelle. Ils ne seront armés que de manière conventionnelle. Et mon bon ami Ted Postol a dit : c'est complètement absurde. C'est idiot, parce qu'avec un armement conventionnel, ils ne servent à rien. C'est évident que, une fois qu'ils seront là, on y mettra les armes nucléaires tactiques.

Alors, ce qui s'est passé en mille neuf cent quatre-vingt-trois... on a eu une crise. Une crise de perception, certes, mais une vraie crise de perception. Et cette crise nous a menés au bord d'une guerre nucléaire. Les Russes pensaient vraiment, à cause de la manœuvre Able Archer, à cause de ces mouvements, que les Américains allaient lancer cette fameuse frappe de décapitation dont ils se vantaient tant. Et les Russes étaient prêts à les frapper en premier, avec aussi des armes nucléaires tactiques, pour les éliminer avant qu'ils ne puissent agir. Aujourd'hui, on risque de voir la même chose se reproduire. Ou du moins, on risque de poser les bases d'une telle crise si on accepte, ou si on déploie, ce genre de missiles en Allemagne. Pour moi, c'est évident. Pourquoi les Russes réagiraient-ils autrement ? Avant même d'accepter ce programme, on décapite l'Allemagne. Point final.

#Pascal

Si vous n'avez que dix minutes pour réagir, la tentation de frapper en premier est très forte dès qu'on perçoit la moindre menace d'une possible attaque. Mais Ola, je vous laisse réagir à ce que vous venez d'entendre.

#Tunander

Non, je... je veux dire, avant, dans les années soixante-dix et aussi, en grande partie, dans les années quatre-vingt, c'étaient les Américains qui pensaient avoir la supériorité dans l'escalade. Ils croyaient qu'en dernière analyse, c'est eux qui auraient la carte maîtresse. Le problème, c'est que ce n'est plus le cas aujourd'hui, avec les missiles hypersoniques russes, extrêmement rapides. Les Américains ne peuvent rien faire contre eux, alors que les Russes, eux, peuvent peut-être abattre

des missiles américains. Donc la situation, en matière de supériorité dans l'escalade, s'est complètement inversée. Et psychologiquement, ça veut dire que les Américains se retirent en fait d'Europe. Parce qu'ils comprennent qu'ils n'iraient jamais dans une guerre qu'ils risqueraient vraiment de perdre. Mais, si je peux juste ajouter un point, parce que dans votre dernière interview, vous aviez évoqué l'affaire du vol de la Korean Airlines zéro zéro sept, et c'était un...

#Tunander

Vous avez évoqué les forces de bombardiers, celles que Ben Fisher décrit maintenant très clairement, comme vous l'avez mentionné. Ils se dirigeaient vers le territoire soviétique, au nord, et ils pouvaient le faire régulièrement, parfois plusieurs fois par semaine, ou quelque chose comme ça. Puis, vous avez reçu le rapport indiquant que le satellite avait détecté les nœuds de communication. C'est ce qui, bien sûr, dans une vraie situation de guerre, aurait été détruit. Et ensuite, il y a eu la même chose avec le vol de la Korean Airlines zéro zéro sept, quand, en mille neuf cent quatre-vingt-trois, il est passé d'Anchorage, au-dessus du Kamtchatka et de Sakhaline, en fait, avant d'être abattu par les Soviétiques. Et c'était une ligne aérienne régulière. Le problème, c'est que vous aviez reçu le rapport sur les nœuds de communication à l'est, autour du Kamtchatka, et ainsi de suite.

Il y a plusieurs points importants là-dedans. Une personne de la National Security Agency, qui occupait un poste très central, a expliqué qu'ils avaient envoyé, depuis la base du nord du Japon — j'ai oublié le nom —, la base de la NSA donc, des messages à la Maison-Blanche. Ils savaient exactement ce qui se passait, deux heures avant. Ils suivaient les communications. Ils ont envoyé trois messages à la Maison-Blanche, avec la plus haute priorité. Et il y avait largement le temps pour les Américains d'empêcher que ça arrive. Les possibilités étaient très claires. Ils auraient pu facilement stopper toute l'affaire, parce que la communication a duré, je crois, jusqu'à deux heures, quelque chose comme ça. Et donc, en fait, pour une raison ou une autre... on peut dire que Reagan, à ce moment-là, était en Californie.

Et puis, je crois que son conseiller à la sécurité nationale était aussi en Californie. Mais malgré ça, il y avait largement assez de temps pour empêcher ce tir, et ils ne l'ont pas fait. Le deuxième point, c'est qu'il y avait eu un autre vol de la compagnie Korean Airlines, cinq ans plus tôt. Celui-là n'était pas passé au-dessus de la base ultra secrète de Petropavlovsk, au Kamtchatka, mais au-dessus de Mourmansk. Et la procédure avait été presque la même. Sauf que cet avion-là s'était posé sur un lac, et les passagers avaient survécu. Donc, voilà... Et il faut savoir que Korean Airlines entretenait certains liens particuliers avec des gens du milieu du renseignement. Mais je pense que, et c'est mon troisième point, en Suède, il s'est passé la même chose. Les systèmes radar de la Baltique ont été visés, avec un avion suédois qui n'avait pas encore été intégré dans l'armée de l'air suédoise.

Ça venait de la société aéronautique Saab. Pour une raison ou une autre, l'appareil s'est dirigé vers les États baltes et a mené une attaque contre eux. Et ils savaient que, cette même semaine, la partie opérationnelle de l'armée de l'air soviétique était en manœuvre dans l'Oural. Alors ils ont profité de cette occasion particulière pour aller dans la région baltique, tester les radars, les nœuds de

communication, et tout le reste. C'était, je crois, au milieu ou à la fin des années soixante-dix... plutôt au milieu, sans doute. Et il était très clair qu'ils utilisaient ces avions civils à cette fin. Un grand nombre de personnes sont mortes à cause du tir qui a abattu l'appareil. Et je pense que c'est un schéma, on peut l'appeler comme ça. C'était vraiment... enfin, les gens aux États-Unis, y compris le directeur de la National Security Agency, savaient parfaitement ce qui se passait.

#Pascal

Reiner, est-ce que tu penses que l'OTAN jouait vraiment avec des avions civils pour provoquer l'Union soviétique ? Reiner ?

#Rupp

Non, non. Je pense que toute personne qui croit ça — que quelque chose comme ça ait pu venir de l'OTAN, du siège de l'OTAN — ne comprend pas comment cette organisation fonctionne. Parce qu'il y a des comités, et à l'OTAN, très souvent, il y avait des gouvernements qui n'étaient pas d'accord avec les Américains, ou avec telle ou telle position. On ne pouvait pas avoir une décision de l'OTAN sur un sujet comme celui-là. Comme je l'ai toujours dit, c'était impossible pour l'OTAN d'avoir un plan d'attaque, ou de décider d'un plan offensif contre l'Union soviétique, parce qu'il y aurait toujours eu au moins un gouvernement membre de l'OTAN qui s'y serait opposé.

Donc, ça ne pourrait pas se produire comme un acte officiel, comme l'opération Barbarossa. Ce genre de chose n'aurait pas pu être fait au sein de l'OTAN. Mais l'OTAN... Dans l'OTAN, chaque pays membre a sa propre ambassade, sécurisée, y compris par l'OTAN elle-même. Elle se trouve dans l'enceinte de l'OTAN. Cela permet donc de nombreuses discussions bilatérales, trilatérales, des échanges confidentiels, et ainsi de suite, qui ne concernent pas directement l'OTAN. Donc, ce genre de choses est possible. Et si quelqu'un disait ensuite : « À l'OTAN, nous avons discuté de... », cela ne pourrait être que de ce type-là, mais pas une décision de l'OTAN, pas une décision prise dans un comité de l'OTAN.

#Tunander

Non, je veux dire, c'était tout... Tu vois ce que je veux dire ?

#Rupp

Oui, oui, oui.

#Tunander

Non, je crois que quand j'ai parlé avec vous, vous vouliez peut-être dire Vigleik Eide, qui était président du Comité militaire de l'OTAN au début des années quatre-vingt-dix, vers cette période-là.

#Tunander

Trois ans, peut-être quatre. Et il a dit que, pour les choses vraiment secrètes, comme le sous-marin dont j'ai parlé tout à l'heure, mais aussi pour ce genre d'opérations, ça ne pouvait jamais être une opération de l'OTAN, parce que c'était trop secret pour être mené dans le cadre de l'Alliance. C'était américain.

#Pascal

Une opération américaine menée avec certains pays, et ils faisaient des choses vraiment très sales. Maintenant, Reiner a disparu. Je crois que sa connexion devient de pire en pire, malheureusement. Reiner est... je crois qu'il revient. Un instant. Voilà, tu es de retour. Bonjour, Reiner. De toute façon, on arrive à peu près à l'heure, mes amis, alors j'aimerais peut-être, pour conclure, avoir un dernier mot de vous deux sur cette idée de parapluie nucléaire et aussi sur la protection de l'OTAN. Ça a toujours été une arme à double tranchant, non ? D'un côté, oui, on peut vous protéger, peut-être... et de l'autre, non, ça vous détruira si on s'en sert.

#Tunander

Oui, c'est clair. Je veux dire, je pense que ce parapluie nucléaire, et l'idée d'utiliser des armes nucléaires en Allemagne ou en Norvège, c'est très clair. Ça montre que l'objectif, c'est de défendre, mais au fond, c'est de défendre la Grande-Bretagne. Ce n'est pas l'Europe continentale, et l'Europe continentale serait en grande partie détruite.

#Pascal

Reiner, est-ce aussi ton analyse ? Que la stratégie, en gros, consistait à sacrifier l'Europe centrale pour servir les intérêts du Royaume-Uni et des États-Unis ?

#Rupp

Eh bien, c'était la stratégie autrefois, et je pense que cette stratégie est remise en question depuis un bon moment déjà. En réalité, les choses s'en éloignent. Une fois que les Américains sortent de l'équation — et à mes yeux, ils en sont déjà sortis —, ils ne sont plus prêts à... À l'époque de la guerre froide, même en Allemagne, on devait poser la question quand on voulait remettre en cause le parapluie nucléaire. On demandait aux Américains : « Êtes-vous prêts ? Berlin contre Boston, hein ? » Si les Russes prenaient Berlin, vous aviez promis d'utiliser l'arme nucléaire. Mais étiez-vous vraiment prêts à risquer Boston en échange ? Voilà, « Berlin contre Boston », c'était l'expression qu'on utilisait.

Alors, toute cette histoire du « Berlin pour Boston », ce genre de chose, je pense que c'est fini. Le vrai danger maintenant, c'est que certains esprits un peu confus, en Allemagne ou en Europe —

surtout en Allemagne — essaient de se glisser sous un autre parapluie nucléaire, celui des Français ou des Britanniques, ou même de développer une force nucléaire européenne. Mais soyons clairs : une force nucléaire européenne, ce serait encore les Britanniques ou les Français, et encore une fois, est-ce que les Britanniques seraient prêts à sacrifier leur île pour défendre la France ou l'Allemagne, et ainsi de suite ? Faut pas rêver. Ils n'ont pas la profondeur stratégique nécessaire pour menacer d'utiliser l'arme nucléaire. Leur seule menace possible, ce serait le suicide national.

Eh bien, si vous utilisez des armes nucléaires, si la Russie... regardez. Les États-Unis et la Russie, ou l'Union soviétique à l'époque, ont fait leurs premiers essais nucléaires, de plusieurs kilotonnes, sur leur propre territoire, à ciel ouvert. Et il ne s'est rien passé, vous voyez ? Même si vous rasez Moscou avec une arme nucléaire, je veux dire, une grande ville, et que vous vous préparez à un massacre de masse, la Russie continuera d'exister. Si vous faites disparaître Paris, la France, elle, ne survivra pas. C'est pareil pour l'Allemagne. Voilà la différence, et il faut que les gens le comprennent, mais je crois qu'ils ne veulent pas. Enfin bref, vous connaissez le dicton chinois... nous vivons une époque intéressante.

#Pascal

C'est vrai, mais ce serait bien si on arrivait à convaincre ces fous à Berlin, à Paris et à Washington que la seule façon de gérer les armes nucléaires, c'est de s'assurer qu'elles ne soient jamais utilisées. Mais on en est encore un peu loin. Les Russes et les Chinois, je pense, en sont déjà là, parce qu'ils ne cessent de le répéter : elles ne doivent jamais être utilisées. Et on apprend aussi de nouvelles choses maintenant, à travers la guerre en Iran, où un État non nucléaire parvient à se défendre avec succès contre deux puissances nucléaires. Mais ça, c'est une discussion pour une autre fois. Je voudrais remercier tous les deux pour vos analyses et pour cette discussion à la fois historique et actuelle. Ola Tunander et Rainer Rupp, à la prochaine.

#Tunander

Merci. Merci beaucoup.